

Trois étés à Löbichau 1819 - 1820 - 1821 (Drei Sommer in Löbichau)

EMILIE VON BINZER

par Françoise Aubret-Ehnert

Ce livre de souvenirs, paru en 1877 à Stuttgart chez W. Spemann, a été écrit en 1872 par Emilie von Binzer, la fille adoptive de Wilhelmine de Sagan (1781-1839), élevée par elle depuis l'âge de cinq ans en même temps que deux autres « sœurs », Marie, plus jeune de 4 ans et Clara, du même âge qu'Emilie, et décédée en 1818 en Italie.

Née en 1801, elle a 71 ans quand elle se met à écrire. Ce qui l'a décidée, c'est la lecture du livre reçu en Styrie dans sa maison de campagne, des souvenirs de Gustav von Parthey, son ami de jeunesse. Le ton est parfois teinté de naïveté - à l'époque, trop jeune, elle n'était pas mise au courant des intrigues et des machinations politiques - de beaucoup d'humour quand elle fait le portrait des personnes qu'elle a connues et aussi de beaucoup de nationalisme : elle écrit en 1872, juste après la guerre franco-allemande et la défaite de Napoléon III. On y trouve de nombreuses remarques anti-françaises, surtout quand elle parle de la pauvre Dorothee de Talleyrand-Périgord, jeune sœur de sa mère adoptive, livrée sans défense en mariage à ce français, neveu de Talleyrand, en plus catholique ! et en pleine époque des guerres napoléoniennes ! Heureusement, ajoute-t-elle, Dorothee est redevenue une bonne Allemande après la mort de M. de Talleyrand en rejoignant sa patrie, Sagan en Silésie.

Elle-même est avant tout une bonne Allemande, protestante et patriote et elle le proclame souvent avec des citations de poètes allemands.

Emilie en famille

Emilie Gerschau était la fille du fils adoptif, (certains disent du fils naturel) de Pierre Biron, duc de Courlande, Gerschau, plus âgé d'un an et demi que Wilhelmine, donc né en 1779. Le duc l'avait emmené avec lui à Berlin quand il avait dû quitter la Courlande et il l'avait fait élever à l'académie militaire de Berlin. A la mort du duc, en 1800, il eut le même tuteur que les filles du duc, le poète von Gocklینگk et celui-ci trouva commode de l'émanciper au moment où ses pupilles devenaient majeures par leur mariage. Il hérita d'une belle somme, se maria à 21 ans avec une jeune fille pauvre de 15 ans, fréquenta la société et la maison du prince prussien Louis Ferdinand « qui n'avait rien d'une école pour jeunes gens, » dit Emilie. On y jouait en effet beaucoup d'argent et les deux jeunes gens firent tant et si bien qu'ils dilapidèrent l'héritage et se retrouvèrent sans rien en 1806. Pour se refaire une existence, ils repartirent en Courlande, qui faisait partie de la Russie depuis 1796 avec deux de leurs enfants nés après Emilie, et laissant cette dernière à Wilhelmine. Il semble qu'à l'époque, la pratique était courante.

Emilie épousa le 22 juin 1822 à Sagan un docteur en philosophie, chanteur et barbu, von Binzer, que l'on avait fait venir d'Altenburg à Löbichau pour sa très belle voix de ténor. Il appartenait à ces corporations estudiantines qui effrayaient tant l'aristocratie, organisaient des fêtes à la Wartburg et jouèrent un si grand rôle en 1848. Mais l'amour est aveugle et Emilie, 50 ans après, en fait un portrait touchant. Il était selon elle d'une beauté éblouissante, brun, avec une belle barbe et des dents blanches superbes. Originaire de Kjel en Schleswig-Holstein, il parlait le dialecte des gens du nord. Il plut aussi à Wilhelmine qui ne fit aucune difficulté pour autoriser leur mariage qui fut heureux. Emilie reproduit à ce sujet la lettre qu'adressa Wilhelmine à ses parents pour leur faire part de l'évènement et demander leur consentement, qu'ils donnèrent sans difficultés. Elle reçut une dot de Wilhelmine, car le fiancé n'avait pas de fortune. Elle ne parle pas autrement de sa famille, sinon qu'elle eut une fille.

La duchesse Wilhelmine de Sagan donnait une très bonne éducation à ses pupilles et de bons préceptes, comme celui qui leur interdisait de s'ennuyer ! Elles avaient un professeur de dessin, de musique et constituaient de bons partis. Emilie raconte que la tante Elisa von der Recke, sœur de la duchesse de Courlande et marieuse impénitente, voulait absolument qu'elle épouse un Courlandais. Son refus vexa longtemps les milieux courlandais et lui fit une réputation de forte tête.

La duchesse de Courlande

Emilie parle longuement de la duchesse Anna-Dorothea de Courlande, née le 3 février 1761 dans une vieille famille noble,

les von Medem, descendants de Konrad von Medem, chevalier de l'Ordre Teutonique qui construisit Mitau en 1272. Elle épousa à 18 ans Pierre de Courlande, déjà divorcé deux fois et âgé de 55 ans qui l'avait connue quand elle avait 7 ans et l'avait déjà remarquée. Elle n'était pas très grande, sa peau était fine et blanche et elle se fardait et teignait ses cheveux en noir, ce qui contrastait avec son visage blanc. Elle avait les yeux noirs et elle plaisait surtout à Emilie le matin sous son bonnet de nuit et sans fards. Elle était d'une grande beauté et gagnait tous les cœurs par sa bonté, sa grâce et sa gaieté, ce qui vient confirmer tous les témoignages qu'on possède par ailleurs sur la duchesse.



*Anna Dorothea, duchesse de Courlande,
(gravure de G. Schieffner)*

Louise de Prusse-Radziwill écrit en Français dans ses souvenirs: « Le vieux duc de Courlande et sa jolie épouse passèrent par Berlin pour aller en Italie. La jeune duchesse, charmante, d'une conduite irréprochable, opposait à son mari, d'un caractère dur et désagréable, une douceur, une patience qui lui valaient l'intérêt de tout le monde. Elle obtint même l'approbation de ma mère qui était très difficile. Elle me permit de la voir souvent. La Duchesse me combla de prévenances et je fus très flattée d'avoir pour amie une personne de cet âge. Elle avait alors 25 ans. » Et plus loin: « La duchesse de Courlande avait beaucoup de succès, surtout auprès des Français. Elle me parut plus sensible qu'autrefois aux hommages

qu'on lui rendait. Le duc, jaloux et plus intraitable que jamais, ne dissimulait pas sa mauvaise humeur. Il lui arriva plus d'une fois de faire lever sa femme de la partie de jeu ou de quitter le salon sans alléguer d'autres raisons que celles qu'il lui donnait en patois courlandais. Elle n'y opposait du reste aucune résistance et on admirait sa douceur et sa résignation. »

Elle était très populaire, (je traduis) « plus que ses filles qui étaient charmantes quand elles voulaient. Elle, elle voulait toujours, et se montrait la même avec les têtes couronnées comme avec les paysans de son entourage. On l'appelait Titania, elfe et reine des fées, mais elle n'en tirait aucune vanité et ne se montrait pas ennuyée par ces hommages » Angelika Kaufmann fit son portrait en 1785 à Rome. Elle dit aussi combien elle admirait Bonaparte et qu'elle s'était exclamée: « Cet homme, je pourrais l'épouser » Emilie poursuit en disant: « Cette erreur de son esprit, à savoir son admiration pour Napoléon, l'amena à en commettre une deuxième, à savoir l'amitié et la vénération qu'elle eut pour Talleyrand ...La duchesse était soumise à la fascination qu'il exerçait et c'était un grand malheur pour ceux que cela touchait. C'est ce qui fit que les liens avec ses filles se relâchèrent » Et plus loin, elle ajoute: « Dans le fond elle n'était pas allemande et n'avait pas de raison profonde de haïr les Français comme ceux qui avaient eu leur patrie déchirée et pompée (abgesaugt)...Elle n'était pas non plus une femme qui avait un regard pénétrant (eine tiefen Blick)»

Il faut savoir que la duchesse de Courlande n'avait pas pu être marraine de sa petite-fille, Pauline, à Paris en 1820, les autorités catholiques lui ayant refusé cette fonction parce qu'elle était protestante, ce qui l'avait rendue malade. Ce qui explique qu'Emilie évoque souvent la différence de religions. On sent très bien dans ce passage la haine des Français et le nationalisme d'Emilie, mais on peut comprendre ces sentiments de la part de ceux qui avaient connu les guerres napoléoniennes et l'invasion de leur patrie.

L'été 1821 fut le dernier pour la duchesse de Courlande qui mourut le 21 août 1821 à Löbichau. Emilie raconte cette mort qui l'avait beaucoup touchée, comme tous ceux qui l'avaient connue.

Talleyrand écrit à son ami Dalberg, le 1er novembre: « J'aurois été bien fâché, mon cher Dalberg, de ne pas recevoir une marque d'amitié de vous, au moment où j'éprouve la plus grande peine de ma vie, je vous remercie de votre lettre, je n'aurois jamais porté mon esprit sur l'idée que je survivrais à cette pauvre duchesse : j'espérois qu'elle me fermerait les yeux. C'était un ange de douceur et de bonté: je la regretterai jusqu'à ma dernière heure... » (publié par E. Ernst . P. Lang , Francfort)

Le duc Pierre de Courlande et l'histoire du duché de Courlande

Emilie retrace aussi l'histoire du duché de Courlande et la vie du duc Pierre de Courlande d'après un texte qu'avait écrit sa mère Wilhelmine à la demande d'un Italien qui ignorait qui était ce Pierre de Courlande dont le buste se trouvait à l'Académie des Beaux-Arts de Bologne. Elle parle de lui en termes plus élogieux que certains, et, en particulier attaque fortement le portrait négatif qu'en avait fait A. von Sternberg dans son livre sur la duchesse en 1859. Wilhelmine était la fille préférée du duc qu'elle adorait, il n'est donc pas étonnant que le portrait ne soit pas tout à fait objectif.

Le duc Pierre, né le 13 février 1724 avait Pierre le Grand comme parrain. Il avait 16 ans quand le malheur s'abattit sur sa famille qui fut déportée pendant 21 ans en Sibérie. Il avait bénéficié d'une excellente éducation, aimait les arts et parlait, outre sa langue maternelle, le dialecte allemand, le français, le hollandais, le russe, le polonais et le letton. Il continua de se former pendant ces années de réclusion.

Il était de taille moyenne, avait les yeux noirs, une petite bouche, un long nez, un corps bien fait et de belles mains. Il était si fort qu'il pouvait plier de ses mains un ducat en forme de tricorne.

C'était un grand séducteur. On se rappelle que le père d'Emilie était un fils naturel du duc : il y en eut d'autres. Une parente d'une fille séduite par lui raconte: « C'était un homme d'une cinquantaine d'années, mais plein de charme, comme s'il avait eu 20 ans de moins et quand il voulait plaire, il était impossible de lui résister »

L'histoire de la Russie au XVIIIème siècle est marquée par la rivalité de deux femmes, la tsarine Anna et la tsarine Elisabeth. Quand la maison des comtes de Kettler, d'origine allemande qui avaient gouverné la Courlande se fut éteinte, Jean Ernest Biron, Allemand des pays baltes, fut choisi pour être duc de Courlande (1730). Il se trouvait à ce moment-là en Russie avec la tsarine Anna dont il était le favori. En 1740, elle désigna son neveu, le malheureux Empereur Ivan comme son successeur, mais comme celui-ci n'avait qu'un an quand elle mourut, le duc Johann Ernest Biron devint son tuteur et le régent de Russie. La mère d'Ivan réussit à se faire nommer régente et à bannir le duc avec toute sa famille au nord de la Sibérie, à Pelim, où ils vécurent dans le froid le plus terrible pendant une année épouvantable comme prisonniers de la terrible régente. Puis la roue tourna: la tsarine Elisabeth, fille de Pierre Ier s'empara du trône, envoya sa rivale en Sibérie, fit jeter son fils Ivan en prison, et fit rappeler tous les bannis. Plus tard, Catherine de Russie fit mettre Ivan à mort. Quand le duc et les siens arrivèrent à Jaroslaw, toujours en Sibérie, ils trouvèrent un contre-ordre de la tsarine et furent retenus pendant encore vingt années dans l'arbitraire complet, car ils n'étaient pas Russes, leur duché étant indépendant de la couronne de Pologne annexée ensuite par la Russie.

Finalement, c'est Pierre III qui invita toute la famille à Saint-Petersbourg, mais il n'était toujours pas question de retour en Courlande. C'est seulement à la mort de Pierre III qu'il retournèrent dans leur pays, qu'ils trouvèrent dans un état épouvantable. Les Suédois l'avaient dévasté, la Russie l'avait mis sous séquestre et le roi de Pologne, pensant que la famille de Biron ne reviendrait jamais, avait fait élire son fils, le prince Charles de Saxe comme duc de Courlande par les chevaliers-électeurs. Le duc Jean Ernest ayant envoyé son fils Pierre en Pologne pour rétablir des contacts, celui-ci continua son voyage en Allemagne où il épousa une princesse de Waldeck, dont il eut un fils qui mourut en bas-âge. Comme elle était malade, elle alla se faire soigner à Lausanne et il divorça.

Le duc Pierre fut nommé régent de Courlande par son père en 1769 et il entreprit de remettre le pays en ordre : il fit venir des architectes italiens, il fit reconstruire les châteaux, fonda une Académie des sciences et fit venir des savants. Il aimait les arts et était un mécène éclairé.

En 1774, après la mort de son père, il se maria avec une princesse Youssouppoff qui retourna peu de temps après le mariage d'où elle était venue, à Saint-Petersbourg. Deuxième



Le duc Pierre de Courlande

divorce. En 1779, il épousa Anna Dorothea de Médem. Il avait 55 ans, elle 18. Il était une force de la nature, un séducteur et sa femme l'adorait. En 1785, ils voyagèrent en Prusse, visitèrent toutes les cours allemandes, puis en Italie où il fonda une bourse d'études pour les artistes à Bologne et ils revinrent par la Hollande pour saluer la maison d'Orange. Leur voyage dura un an. Mais déjà se dessinaient les menaces de la Russie de Catherine II, attirée par la province de Courlande et ses débouchés sur la Baltique. En 1790, la duchesse, envoyée par son époux qui ne voulait pas quitter la Courlande à cause des dissensions et des intrigues des chevaliers, alla plaider leur cause à Varsovie auprès du roi de Pologne, mais en vain. C'est à ce moment qu'elle rencontra Batowskj. Les menaces se faisant plus claires de la part de la Russie, et malgré l'opposition des Courlandais, le duc dut se résigner à céder son duché à la Russie qui le lui acheta en 1796 contre une forte somme d'argent et un douaire pour sa femme.

Emilie dit qu'il aurait pu peut-être faire autrement, obtenir le même statut que la Pologne s'il avait été moins dominé par ses passions et avait eu moins d'antipathie pour son frère. Le comte russe Ouvaroff avait dit: « Je ne vois dans toute cette affaire qu'une noblesse révoltée et un duc fou ».

Pas si fou que ça ! Il avait eu la prévoyance d'acheter des propriétés pour ses filles en Silésie et en Bohême, Nachod, Sagan, Ratiborzitz, il avait acheté à Berlin le palais du 7 « Unter den Linden », la plus grande avenue de Berlin, et en 1785, le château baroque de Friedrichsfelde, qui existe toujours et qu'il revendit en 1799. Sa dernière fille, Dorothee y naquit en 1793. Le duc Pierre mourut à Gellenau en Silésie, en janvier 1800, d'une angine mal soignée.



*Les quatre
filles du duc
et de la
duchesse de
Courlande :*

1 Wilhelmine

2 Pauline

3 Jeanne

4 Dorothee



Les filles de la duchesse de Courlande

La duchesse de Courlande avait quatre filles, Wilhelmine de Sagan (1781-1839), mariée et divorcée trois fois, Pauline de Hohenzollern (1782-1845), Jeanne d'Acerenza (1783-1876) et Dorothee de Talleyrand-Dino-Sagan (1793-1862). En riches héritières, elles étaient très courtisées par des prétendants souvent désargentés à une époque où les filles étaient mariées par leur famille et ne choisissaient pas leur mari.

Wilhelmine avait eu du duc d'Armfeld, noble suédois, ami de sa mère, une fille, Gustava, dite Vava, née à Hambourg en 1801, et donc du même âge qu'Emilie. Mais Wilhelmine était à cette époque déjà mariée, on comprend mal pourquoi, à Louis de Rohan, émigré français, dont elle divorça peu après. La naissance resta secrète et la fillette fut emmenée en Finlande, alors possession suédoise, par son père qui l'éleva. Wilhelmine ne revit jamais sa fille et se consola en élevant celles des autres, Marie, Emilie et Clara.

Marie était, selon certains, la fille naturelle de Pauline et de l'ex-mari de Wilhelmine, Louis de Rohan. Pauline n'avait pas, elle non plus, élevé son fils Constantin et avait vécu très peu de temps avec son mari. Jeanne avait eu un enfant du musicien qui l'avait enlevée dans sa jeunesse, mais avait, elle aussi, dû l'abandonner. L'enfant avait été élevé chez Piattoli, le précepteur de Dorothee, et s'appelait Fritz Piattoli. Jeanne non plus ne vivait pas en ménage, mais avec sa sœur Pauline. Quant à Dorothee, mariée à Edmond de Talleyrand-Périgord, son mariage fut une catastrophe et elle se sépara de son époux volage et joueur après 9 ans, et avoir eu quatre enfants, Napoleon-Louis, Dorothee, morte en bas-âge, Alexandre et Pauline. On sait qu'elle eut aussi au moins trois filles illégitimes.

Emilie raconte encore que Jeanne élevait Louise Signoret de Villiers, fille d'un français émigré et d'une Anglaise qui avait d'abord appelé sa fille Esther. Mais ce nom avait une consonance juive et elle fut rebaptisée Louise. La troisième pupille de Wilhelmine, Clara, morte en Italie, était la fille du duc Bressler qui avait connu les mêmes infortunes que le père d'Emilie. Sa mère était une amie de jeunesse de Wilhelmine et elle lui confia sa fille pour qu'elle bénéficie d'une bonne éducation.

Les quatre filles de la duchesse sont souvent évoquées. Physiquement et moralement, elles étaient belles et bonnes. Emilie fait longuement le portrait de Wilhelmine et se dit persuadée que sa mort fut causée par une teinture de cheveux. Sauf Dorothee qui habitait en France et qu'elle avait peu connue, elles vivaient toutes ensemble à Vienne ou à Sagan, Jeanne et Pauline ne se quittant presque jamais. A la fin du livre, elle évoque Jeanne, très âgée mais toujours de bonne constitution. Elle mourra le 11 avril 1876 à 93 ans, âge extraordinaire pour l'époque, sans avoir revu Bismarck ce qu'elle souhaitait le plus. Elle était très anti-française et avait hérité du château qui passa ensuite dans la famille Biron. Elle avait connu Goethe à Carlsbad et le brigand Schinderhannes à Mayence.

La vie de château

La duchesse de Courlande avait acheté Löbichau en 1796. Passant les hivers à Berlin, elle y venait régulièrement les étés et avait fait construire tout à côté un petit château en style italien, Tannenfelde. C'est à sa demande que Wilhelmine vint y passer les étés 1819, 1820 et 1821 avec ses deux filles, Emilie, alors âgée de 18 ans, et Marie qui avait 14 ans. Il se trouvait beaucoup de monde à Löbichau, de nombreux Courlandais venant rendre visite à leur duchesse qui était très populaire. Emilie parle de 100 lits préparés pour les visiteurs.



Les châteaux de Löbichau (aujourd'hui maison de retraite), et Tannenfelde

Elle fait une longue description de Löbichau à cette époque. Elle trouve le château, plutôt une grosse villa, très mal construit dans un vallon qui manque d'air, trop ombragé par les arbres du parc, humide et sombre, mal conçu par un architecte incapable et mal adapté aux besoins d'une nombreuse maisonnée, trop étroit et trop long, avec des escaliers étroits et raides. Elle évoque des objets d'art, d'innombrables services de porcelaine, une coupe sur trois pieds, cadeau de la reine Louise, des rideaux damassés, des portraits de famille dont ceux des quatre sœurs de Courlande. Elle raconte la vie au château, la musique avec l'orchestre d'Altenburg, les pièces de théâtre et l'accueil des nombreux visiteurs.

Elle décrit aussi le petit château de Tannenfelde où sont logées les filles de la duchesse et leurs enfants ainsi que les cousins Pierre et Paul, fils du comte Medem, frère de la duchesse. Le château était plein de vie et de jeux d'enfants, il avait un escalier extérieur qui ressemblait à une échelle pleine d'anges des deux sexes ! Elle raconte que le plat préféré des enfants avait été introduit par les Courlandais. C'était le « pansch » une purée de pommes de terres avec de la moutarde et des œufs. C'est là qu'Emilie apprend de sa tante Pauline le remariage de sa mère adoptive avec le comte de Schulenburg. Le remariage eut lieu à Löbichau et l'union dura sept ans. Elle raconte ses craintes devant le futur beau-père avec lequel elle allait devoir vivre aussi à Sagan, et comment il essaya, sans succès, de lui trouver un mari.

Elle parle aussi du château de Sagan et de la vie au château où l'on faisait aussi du théâtre et de la musique. La bibliothèque, mise à mal par les Français pendant la guerre de 7 ans, avait besoin d'être remise en état. Aussi Wilhelmine engagea le poète Schink comme bibliothécaire pour y remettre de l'ordre. Il y avait un cuisinier français, M. Auguste. Elle décrit les nombreux objets d'art et tableaux qui se trouvaient au château et qui ont aujourd'hui disparu. Une longue galerie était ornée de statues de plâtre que le duc avait ramenées d'Italie, de belles copies en marbre de bustes et de statues romaines. La galerie, aussi bien que le château, étaient ornée de tableaux, des originaux et des copies. De nombreux artistes ont dû vivre longtemps avec les commandes du duc. Elle cite les noms de Dominichino, Rubens, Wouverman, Bergheim, Potter, Van Dyk et Graff. De Rembrandt un portrait du comte Brassier de St Simon et une représentation de Jésus enfant au temple. D'Italie, il avait rapporté tout une collection d'Angelika Kaufmann et de Hackert qui était son ami et son guide en Italie. Il y avait aussi des portraits de la maison royale de Russie, de Pierre I et III, du tsar Paul et de sa femme, de la tsarine Catherine II.

Quelques portraits

Le livre est aussi une succession de portraits des nombreux visiteurs qui se trouvaient à cette époque chez la duchesse. Certains sont très drôles, par exemple celui de la comtesse Trogoff, une émigrée de Basse-Bretagne depuis 1792 qui après 28 ans d'exil en Allemagne ne parlait toujours pas l'allemand, ce qui amenait Emilie à se demander si les Français ne savaient pas parler les langues étrangères ! Elle accompagnait souvent les jeunes filles dans leurs voyages, elle injuriait le postillon en français ou en un allemand incompréhensible. Elle avait toujours un chien mâle près d'elle, avait une tête de mort dans sa chambre, jouait aux cartes ou faisait des jeux de patience quand elle était seule et elle prisait. Elle accompagnait aussi les jeunes filles au bal. Une sorte de chaperon et ce rôle lui donnait le sentiment d'être utile à la duchesse de Sagan qu'elle adorait. Elle n'avait pas voulu retourner en France au retour des Bourbons avec son mari dont elle se passait fort bien, car elle menait une vie insoucianta auprès de la duchesse. Le troisième mari de Wilhelmine, le comte de Schulenburg, la faisait tourner en bourrique et l'appelait « la vieille morille ».

Il y avait aussi une comtesse Chassepot, comme l'arme à feu du même nom, qui séduisit un hôte du château. « Il fut la première victime allemande de cette arme » raconte-t-elle avec humour.

Le nombre des noms cités est assez considérable, des noms très connus en Allemagne à cette époque : Anselm Feuerbach, Jean Paul Richter, les parents de Theodor Körner, la famille de la duchesse, les Medem de Heidelberg, Fritz Piattoli, le fils adoptif du précepteur de Dorothee et Gustav Parthey, le fils du précepteur de la duchesse, le poète Tiedge, ami d'Elisa von der Recke, le poète Schink, les notables et les ecclésiastiques de la ville d'Altenburg, souvent invités au château, l'organiste Barthel, l'archéologue Böttiger, le libraire Eberhard, l'éditeur Brockhaus sans oublier les nombreux Courlandais et beaucoup d'autres. Beaucoup de ces noms se retrouvent dans la galerie de portraits du poète Gleim à Halberstadt, qui avait érigé un « temple de l'amitié » à ses amis. Elisa et Dorothee de Medem en faisaient partie.

La duchesse de Dino

Emilie cite Gustave Parthey qui fait le portrait de Dorothee, connue en France sous le nom de duchesse de Dino. (Je traduis) « En 1806, quand je commençai à fréquenter la maison de Courlande, elle avait 13 ans et était d'une merveilleuse beauté. Lorsque je lus plus tard le « Wilhelm Meister », je remarquai que l'image que je me faisais de Mignon était celui de Dorothee. On pensait d'abord que ses yeux sombres et impénétrables étaient bruns, mais ils étaient d'un bleu intense. Le front et le nez étaient d'une perfection grecque, le nez peut-être trop long, la lèvre supérieure d'une coupe vraiment classique, l'ovale du visage du dessin le plus fin. Elle portait ses cheveux noirs de soie simplement divisés en un raie et avec un nœud derrière la tête. L'expression de son visage était habituellement très sérieuse, mais j'entends encore son rire clair, ce rire argenté qui lui est resté jusque dans sa vieillesse »

Emilie ajoute qu'elle la revit, âgée de 21 ans, pendant le congrès de Vienne et qu'elle était ravissante. « Elle n'était pas grande, maigre et brune comme une hindoue, avec les grands yeux impénétrables d'alors dont la couleur avait dû changer, car ils étaient, quand je la vis, d'un brun noisette. Seul un bord bleu entourait la pupille ce qui donnait ce chatoiement. Les cils étaient si longs qu'ils atteignaient les sourcils quand elle levait le regard, son expression changeait sans cesse, parfois quand elle s'énervait on voyait le blanc des pupilles et elle avait l'air d'une belle furie, mais habituellement ils brillaient de façon charmante, tantôt tendrement, tantôt sagement, comme elle voulait ; jeune, on ne remarquait pas sa maigreur, dans les années suivantes, elle prit des formes et devint aussi plus blanche et le caractère de sa beauté changea sans qu'elle en fut altérée. De plus, elle avait des dents magnifiques qu'elle conserva jusqu'à sa mort. Mais comme on dit du paon qu'il n'aime pas être sur ses pieds, elle n'avait pas de belles mains, elle trouvait elle-même qu'elles étaient plus vilaines que d'autres et les cachait avec des gants ou des mitaines. Sa mère non plus n'avait pas la main aussi parfaite que deux de ses filles qui avaient hérité du père. »

Elle poursuit : « Elle était d'une telle beauté ! De plus elle était une des plus riches héritières, car le duc avait divisé son héritage entre ses filles, excepté le duché de Sagan qui était allé à sa fille aînée, et elle n'avait que 7 ans à la mort de son père, ce qui fait que, grâce à une bonne administration de ses biens, sa fortune avait doublé pendant le temps où elle était encore mineure. Il n'y avait aucune famille princière protestante qui n'ait eu un membre qui se serait dit heureux d'obtenir sa main, qu'il soit régnant ou héritier. Plusieurs avaient déjà demandé sa main quand l'enfant qu'elle était encore avait été promise au neveu de Talleyrand et comme, déjà, on l'avait comparée à Mignon, on voudrait poser la question : « Quel sort t'a-t-on fait subir, ô pauvre enfant ? » Certes, les comtes de Périgord sont une famille bien née, qui possédait autrefois le comté de Périgord avec ses célèbres perdrix rouges qui pouvaient rivaliser, une fois transformées en pâté, avec le foie gras des oies engraisées, mais enfin, ils sont français, catholiques et non des princes allemands. En rejetant les liens qui la retenaient à la France et en même temps le fait d'être française (Französin) et en redevenant allemande à la mort de Talleyrand, elle justifia le fait que l'avoir livrée à cet homme fut une erreur. » (le texte allemand est aussi embrouillé que ma traduction)

Talleyrand

Elle décrit Talleyrand en attribuant la description à un hôte du château, (je traduis encore): « Talleyrand semblait grand à la duchesse de Courlande, mais si on entend une description que fait de lui un hôte de sa maison, on ne saisit pas le charme qu'il exerçait: il était présent à un petit dîner de huit personnes, il traînait son corps informe dans le salon, courbé sur le côté sur ses deux pieds boiteux; il avait dans son visage ratatiné, terreux, deux petits yeux inexpressifs; la bouche édentée et large avec laquelle il baisait la main de la duchesse était tout à fait dégoûtante. Le menton était pris presque jusqu'à la lèvre supérieure dans un foulard blanc surdimensionné sous lequel on pouvait voir un jabot plissé. La tête était recouverte d'un toupé poudré très haut avec deux ailes de pigeon. De plus, il portait une redingote gris foncé démodée, des vêtements de dessous gris, des chaussettes de soie blanche et des chaussures à boucle. Si j'avais cru aller chez le prince de Talleyrand à l'école de l'art de vivre raffiné de Paris, je me serais amèrement trompée. Tout ce qu'on nous avait proscrit et interdit comme étant inconvenant, le prince le faisait. Il ne mettait pas de frein à son appétit féroce et engloutissait ce qui lui était servi ; il mettait la main dans les plats et tournait une prune cuite dans la sauce avant de la porter dans sa bouche avec ses doigts maigres. Dans les courts intervalles entre les plats il montrait le plus vif ennui ; il ne disait pas un mot, mais baillait plusieurs fois avec une sorte de beuglement; sa voix de basse résonnait durement et pas du tout mélodieusement, mais il pouvait aussi l'atténuer, comme je l'entendis plus tard, en un adagio flatteur »

Ce charmant livre d'une vieille dame qui regrette avec mélancolie le passé et constate avec amertume la disparition de tous les gens qu'elle évoque m'a beaucoup intéressé, il donne une image pertinente de la vie sociale du début du 19ème

siècle et reflète aussi l'atmosphère en Allemagne et les sentiments hostiles de l'époque de 1872 envers la France. Elle décrit les gens comme elle les avait vus, physiquement et moralement, de façon amusante et précise, sans aucun souci d'objectivité. Comme elle faisait partie de la famille, elle donne des détails intéressants sur l'histoire des Courlande.

J'ai mieux compris les relations tendues entre la France et la Prusse depuis Napoléon Ier, envahisseur et vainqueur, puis Napoléon III, vaincu par une Prusse triomphante. Emilie avait vécu dans un milieu qui avait souffert des guerres napoléoniennes, puis de la guerre de 1870. On y lit le point de vue du camp des « ennemis héréditaires »

Il faut ici rendre hommage à la duchesse de Courlande, femme cosmopolite et éclairée, admiratrice de Napoléon qui avait une fille dans chaque camp et des petits-enfants dans toute l'Europe. Ses descendants polonais se sont rencontrés en août 2000 à Rundale, près de Riga à l'invitation du conservateur du château. Elle n'était en avance que de 200 ans sur son temps. Comme disait Talleyrand, la trahison n'est qu'une question de date..

Bielefeld, Mars 2001

Löbichau la bonne auberge, la cour des muses

Voir aussi le site de l'association des amis de Posterstein: http://www.burg-posterstein.de/start/start_re.htm